



AMOS OZ

LES VOIX  
D'ISRAËL

CALMANN-LÉVY

Titre original de l'ouvrage  
PO VECHAM BEERETZ ISRAEL BESTAV 1982

## AVANT-PROPOS

Les rencontres qui sont à l'origine de ce recueil ont eu lieu durant les mois d'octobre et de novembre 1982. Aucune des conversations rapportées ici n'a été enregistrée. Aucune n'est publiée dans son intégralité — elles étaient trop longues. Je me suis contenté de prendre des notes au fur et à mesure du déroulement des entretiens. A deux ou trois reprises, j'ai rédigé mon article aussitôt après. Toutes les personnes qui s'expriment ici sont des personnes réelles, que leur nom soit cité ou non. Tous les textes, hormis le dernier, ont été publiés dans le supplément hebdomadaire du journal *Davar* en novembre et décembre 1982, ainsi qu'en janvier 1983. Je ne les considère pas comme représentatifs de l'Israël d'aujourd'hui, pas plus qu'ils n'en constituent, à mes yeux, une tranche de vie caractéristique. Je ne crois ni aux images représentatives ni aux tranches de vie. Chaque point du globe est un monde en soi et chaque homme est un microcosme. Je n'ai approché que très peu de personnes, très peu de lieux, et je n'ai vu et entendu à travers eux qu'une partie infime d'un ensemble infiniment plus complexe.

*Hulda, 1<sup>er</sup> mars 1983*

ISBN 2-7021-1274-9

© AM OVED PUBLISHERS Ltd., TEL-AVIV, 1983  
© CALMANN-LÉVY, 1983

*Imprimé en France*

DU MÊME AUTEUR  
*Chez le même éditeur*

AILLEURS PEUT-ÊTRE, 1971

MON MICHAËL, 1973

JUSQU'À LA MORT, 1974

TOUCHER L'EAU, TOUCHER LE VENT, 1976

LA COLLINE DU MAUVAIS CONSEIL, 1978

AMOS OZ

## LES VOIX D'ISRAËL

Traduit de l'hébreu par  
GUY SENIAK

CALMANN-LÉVY

## *Dieu soit loué chaque jour*

**D**ANS la rue du rabbin Méir, à Géoula, on peut lire, sur une plaque d'égout, cette inscription en anglais : « City of Westminster », souvenir de l'époque du Mandat britannique sur la Palestine. Et l'épicerie que j'ai connue il y a quarante ans se trouve toujours là, elle aussi, mais elle est tenue par un autre homme qui, lui, attend les clients en étudiant une page du Talmud.

Jérusalem, après la période des fêtes du premier mois de l'année. Dans les quartiers de Géoula, de Kerem-Abraham, de Makor-Barouh, les cours sont encore emplies de branchages aux feuilles jaunies, vestiges des cabanes construites pour la fête de Souccoth. On sent déjà la fraîcheur de l'automne. En travers des ruelles, d'un balcon à l'autre, sont tendues des cordes auxquelles pend un linge multicolore, traditionnelle floraison matinale du quartier de mon enfance. La rue des Rois d'Israël, anciennement rue Géoula, s'emplit d'une foule animée de Juifs pieux vêtus de redingotes noires, portant barbe et lunettes, parlant yiddish, qui se pressent dans une atmosphère chargée des lourdes odeurs de la cuisine ashkénaze. Une jeune femme orthodoxe, très belle, descend la rue en poussant une voiture d'enfants pour jumeaux sur laquelle s'empilent des paniers à provisions de plastique tressé, remplis de pain, de légumes, de

boîtes de conserve, de poissons enveloppés dans du papier journal, de bouteilles d'huile, de vin et de boissons diverses. Elle a, comme il se doit, la chevelure couverte d'un fichu, mais porte de nombreuses bagues aux deux mains. Elle s'arrête un moment pour échanger quelques mots avec une autre femme qui se tient derrière la clôture d'une cour :

« Er iz a michiguener. He came back from Brissel mit di gantze michpaha. Pauvre Esther! » Elle a l'accent de Brooklyn, mais les traits des Juives de Lodz ou de Kharkov. Son interlocutrice lui répond en anglais : « C'est une honte. »

Les gens qui vivent ici ne sont plus les mêmes qu'autrefois, mais les ruelles et les cours n'ont pas changé. Dans mon enfance habitaient ce quartier, outre des Juifs orthodoxes, des intellectuels venus d'Europe centrale ou des réfugiés d'Allemagne et d'Autriche. Il y avait là des artisans, de savants érudits, des permanents du syndicat Histadrout, des militants du parti religieux Mizrahi<sup>1</sup> et des révisionnistes enflammés, des employés de l'administration anglaise ou de l'Agence juive, des jeunes gens de la Hagana et des membres de l'Irgoun, des groupes des mouvements de jeunesse de toutes les tendances. Et puis, à côté de personnalités connues, une foule d'individus surprenants, de prophètes illuminés, de réformateurs du monde, qui passaient leur temps à rédiger les uns pour les autres des brochures exaltées où il était question de la cruauté du sionisme, de l'origine des Arabes de la région ou encore des préceptes de l'alimentation naturelle. Chacun d'entre eux, ou presque, se considérait comme un messie, prêt à crucifier ses contradicteurs ou à se laisser crucifier lui-même pour sa foi.

Tous ceux-là ont disparu : ou bien ils ont changé, ou ils sont partis pour des quartiers plus calmes, laissant derrière eux cette petite bourgade juive pleine d'une animation d'un autre âge. Les plantes que nous cultivions

1. Parti sioniste religieux (N. d. E.).

en pot avec un enthousiasme tout agricole sont mortes depuis longtemps, les jardins et les pigeonniers détruits ont cédé la place, dans les cours, à des remises de tôle et de contre-plaqué ou à des monceaux de détritrus. Venus des quartiers avoisinants de Méa-Shéarim<sup>1</sup> et de Sanhédria, de Toronto, de New York, de Belgique, se sont regroupés ici des hassidim, des étudiants d'écoles talmudiques, de petits négociants. Ils ont beaucoup d'enfants, dont la plupart, même les plus petits, portent des lunettes. La langue dominante, dans la rue, est le yiddish. Le sionisme, qui s'exprimait de manière si vivace dans ce quartier, en a été chassé. Si ce n'était la pierre, l'olivier et le pin, on pourrait se croire dans une petite ville juive d'Europe centrale, avant ce qui s'y est passé. Avec, cependant, une pointe d'américanisme en plus et l'écho lointain provenant de l'Israël voisin. On peut lire par exemple, près de la boutique « Photo-Géoula, le spécialiste pour vrais croyants », cette affiche apposée sur un panonceau : « Grande soirée au profit de l'enseignement de la Torah à Jérusalem, dans la salle du Palais de la Nation, avec la participation de Mordehaï Ben-David Berdiger et la troupe de l'École talmudique de la Diaspora. » Sur cette même affiche une main a tracé, en épaisses lettres noires, les mots « Israël Bandits », et pour plus de clarté, y a ajouté une croix gammée. L'explication semble se trouver sur une autre affiche collée non loin de là sur un mur de pierre. Le rabbin Israël Yaakov Kravesky y adjure solennellement ses fidèles de « fuir l'horreur de ces soirées récréatives organisées sous le fallacieux prétexte de sainte dévotion, et qui exposent ceux qui les fréquentent aux errements de légèreté et d'indécence – le Ciel nous en préserve. Et même si l'on donne l'assurance que ces fêtes seront organisées de la manière la plus stricte, il nous est interdit de chanter et de nous réjouir – depuis la destruction du Temple, à

1. Quartier de Jérusalem où vivent des Juifs ultra-orthodoxes déniaient toute légitimité religieuse à l'État d'Israël (N. d. E.).

plus forte raison en réunion, et en nous accompagnant d'instruments – autrement que lors des occasions prescrites par la Loi, et en nous gardant bien de toutes ces démonstrations grotesques et malsaines qui empoisonnent l'esprit. Que tous ceux qui craignent pour leur âme se le disent! »

Dans un hébreu suranné s'expriment ici de très anciennes animosités, d'amères et confuses disputes de savants, compliquées, comme de tout temps, de luttes d'influence et de prestige, qui opposent les hassidim et leurs contradicteurs, les cours de rabbis entre elles, les sectes les unes aux autres. Fureur tonnante ou venin habilement distillé sous couvert d'érudition, de sagacité et de crainte de Dieu. Exactement comme cela se passait « avant ». C'est pour rejeter cette forme d'existence juive que se sont dressés au début du siècle des écrivains et des poètes comme Bialik, Brenner, Berditchevsky. Animés par la révolte et le dégoût, ils ont décrit la réalité qui les entourait sous le jour d'un marécage putride, d'un amas d'âmes éteintes et de paroles mortes. Mais en même temps qu'ils la dénonçaient, ils l'ont immortalisée. Quant à nous, nous n'oserions, de nos jours, renier un monde qui, depuis, a été annihilé par Hitler. Pas plus que nous ne saurions céder à un sentiment de secrète admiration devant la vitalité d'une forme de judaïsme dont la montée et l'influence croissante dans le pays menacent notre propre existence spirituelle, car elle aspire à prendre notre succession.

Par la fenêtre d'un rez-de-chaussée, le regard pénètre dans une pièce dont la lumière automnale de Jérusalem ne parvient pas à dissiper la pénombre. Un vieillard, assis à une table, se balance sur sa chaise devant un livre ouvert. Il lève la tête et vous regarde sans vous voir, sans vouloir vous voir. Une vieille femme vient lui verser du thé et disparaît dans l'obscurité. Vous ne pouvez ni les haïr, ni ne pas les haïr. Comment ne pas évoquer le poème de Bialik « A mon retour » qui commence ainsi : « Face à moi, de nouveau, un vieil

homme usé/Au visage desséché/Tel un fétu de paille/  
Telle une feuille, il se balance/Dans un éternel  
mouvement au-dessus de ses livres. » Puis plus loin : « Et  
comme alors, tendus dans la pénombre/Les fils tissés  
par l'araignée/Retiennent les cadavres gonflés des  
mouches. » Et le poème se termine sur ces vers « Vous  
n'avez pas changé depuis la nuit des temps/Ô mes  
frères/Ét je viens à vous pour que nous pourrissions  
ensemble. »

Je me sens pris de claustrophobie, et j'ai envie de fuir ce quartier où rien depuis deux siècles n'a changé, où la Haskala, le mouvement assimilationniste, le retour à Sion, l'anéantissement des Juifs d'Europe et la création de l'État d'Israël ont été recouverts par la prolifération tropicale de cette puissante végétation juive. En y regardant de plus près, on réussit cependant à distinguer quelques-unes des marques de notre temps : un petit Arabe qui balaie le trottoir, des panneaux-réclames pour Schweppes ou Coca-Cola, un soldat en tenue de travail crasseuse qui décharge un camion devant une petite boutique de fruits et légumes. En dehors de cela, en dehors de la pierre et de la lumière, rien de nouveau. Rue Tahkemoni. Des écriteaux fixés sur les balcons rouillés ou à l'entrée des cours signalent la présence d'écoles talmudiques portant le nom de leur fondateur ou des généreux donateurs qui les subventionnent. Je ne peux m'empêcher de sourire en lisant sur l'un d'entre eux : « École talmudique Source de la Sagesse-Réfectoire. »

Tout comme à Méa-Shéarim ou à Makor-Barouh s'étaient ici sur les murs des inscriptions peintes en lettres rouges, telle celle-ci, à côté de laquelle figure une croix gammée tracée en noir : « Ne touchez pas à nos messies » : (ce qui doit vouloir dire « Ne portez pas atteinte à la pureté des fils du peuple d'Israël »). Ou encore celle-ci : « Pères à la lanterne, Begin à la gouverne », à demi effacée et recouverte d'une main rageuse par « Mort aux sionistes hitlériens », et aussi « A bas Teddy Hitler Kol-

lek<sup>1</sup> » : une autre, relativement modérée : « Honte à Burg<sup>2</sup>. Que son nom périsse avec lui », et enfin, à nouveau : « Il n'est d'autre royaume que celui du Messie. »

Hitler et le Messie règnent ici sans partage sur les murs et les esprits. Tout passera, tout s'effacera sous l'envahissement de la jungle urbaine, rien ne restera plus que ce murmure issu des tréfonds de la souffrance et de la colère : Hitler et le Messie.

Mais c'est précisément parce qu'il y a eu Hitler que nous n'avons pas le droit de combattre ce judaïsme-là, qui cependant, animé par la force de son espérance en la venue du Messie, menace de reconquérir ce que nous lui avons arraché.

J'ai besoin d'une cigarette. Je pénètre dans l'ancre d'une petite boutique emplies d'odeurs de poisson fumé et de pain frais. L'épicier, un sépharade imberbe, mais portant la calotte, à l'expression triste et humble, ne me voit pas entrer. Il est tout ouïe pour la bonne parole que lui dispense un hassid, grand et bel homme d'une trentaine d'années, à la barbe blonde et fournie et aux larges épaules. La conversation tourne, semble-t-il, autour de questions de santé. Le hassid : « Finalement, la veille de la fête, il est allé au cimetière du Mont des Oliviers. Il en avait assez des docteurs, de leurs piqûres et de leur électricité. Il s'est prosterné sur la tombe du Juste et il est rentré chez lui comme neuf, plus d'ulcère, plus de tension, plus de dos! » L'épicier prend le temps de soupeser soigneusement ces paroles puis s'aventure à demander poliment :

« Seulement grâce à sa prière? Ou bien est-ce qu'il a reçu de votre rabbi une bénédiction particulière? »

« Il avait la certitude en son cœur, lui répond le hassid

1. Maire de Jérusalem (N. d. E.).

2. L'un des principaux responsables du parti national religieux. A participé depuis une trentaine d'années à presque tous les gouvernements (N. d. E.).

avec une condescendance amusée, rien de plus. Et il est revenu en pleine santé. La certitude, tout est là. »

« Il y a des gens, réplique l'épicier, sans que l'on saisisse bien le rapport, qui n'auront peur de rien, ni des maladies, ni des malheurs, ni du monde futur. Ils ne craignent que les racontars et ce que les voisins pourraient dire d'eux. » Puis, se rendant compte de ma présence, il se tourne vers moi :

« Oui, monsieur, que désirez-vous? »

J'achète mes cigarettes et je sors. « La certitude », la sécurité, signifient dans leur bouche le contraire de ce qu'elles veulent dire pour nous. Car on ne les obtient ici ni par la force, ni par les armes, ni grâce aux médecins et à leurs remèdes. Le salut vient du Seigneur en un éclair, et le juste vit de sa foi.

Il y a une vingtaine d'années j'ai entendu Dov Sadan, alors mon professeur, dire lors d'une conversation, comme en passant, que le sionisme n'était qu'un épisode transitoire, un surgissement temporaire du profane provoqué par les remous de l'histoire et la politique, mais que le judaïsme de la Loi reprendrait le dessus et le réintégrerait en son sein. A l'époque, en l'écoutant, nous avions pensé que Sadan, comme à son habitude, ne s'amusait qu'à briller par son esprit. Ce matin pourtant, ses paroles me reviennent en mémoire et si je me refuse encore à partager sa vision des choses je ne peux non plus la rejeter comme une simple boutade. Car dans ce quartier où je suis né et où j'ai grandi le sort du combat a déjà été tranché, le sionisme s'est trouvé repoussé, comme s'il n'avait jamais existé. Ou plutôt, sans être repoussé, il a été relégué au rang de l'humble serviteur qui se charge, pour le judaïsme de la Loi, de tous les travaux indignes, tels que le ramassage des ordures ou l'entretien des égouts (en utilisant pour cela Mahmoud et Youssef, de Jérusalem-Est) ou qui procure les moyens d'existence, grâce au contribuable américain. Telle est la tâche du sionisme dans ces quartiers-là.

J'entre maintenant dans les bâtiments de ce qui fut

mon école. C'était un établissement pour garçons, à tendance religieuse et nationale, dans lequel on nous servait un menu scolaire composé d'une grande portion de judaïsme classique mêlée d'un soupçon de révisionnisme. Nous y apprenions les exploits de Josué et de Samson (« Un bon goy est un goy mort », nous expliquait notre maître en se référant à l'enseignement de nos Sages), la morale des Prophètes, la sagesse des Anciens (« Évite la conversation des femmes », « Prends soin des biens de ton prochain comme des tiens propres »).

On nous servait aussi, en accompagnement de ce judaïsme petit-bourgeois, quelques miettes de la sagesse des nations : une chanson d'enfants en anglais, un conte éducatif traduit du russe, le récit des prouesses héroïques des Maccabées, de Bar-Kochba et de Trumpeldor, la musique de Chopin jouée sur un vieux gramophone à manivelle et de la gymnastique « pour nous préparer à construire et à défendre notre pays ».

Ma vieille école Tahkemoni n'existe plus, elle a été remplacée par un établissement portant le nom de « Massora – Institut pour l'étude et la transmission de la Torah », créé grâce à la générosité de Joseph et Fay Tenenbaum de Toronto, et affilié au réseau Tellas-Stone.

Les bâtiments sont vétustes; ils datent de l'époque turque et sont faits d'épais murs de pierre troués de hautes fenêtres profondes. Sur le toit travaillent les ouvriers arabes des services municipaux, envoyés là par le pouvoir sioniste afin de remettre les tuiles en état avant l'hiver. Restent encore dans la cour, à moitié morts, quelques-uns des pins que nous avons plantés en 1947, le jour de la Fête des Arbres.

Un des professeurs de « Massora » m'explique que l'enseignement dispensé ici n'est « ni sioniste, ni anti-sioniste, mais judaïque », ce qui n'empêche pas l'établissement de bénéficier de la reconnaissance et des fonds du ministère de l'Éducation et de la Culture. Les autobus jaunes du ramassage scolaire financé par l'État et la municipalité conduisent ici chaque jour des enfants des

quatre coins de la ville. Les frais d'entretien et les repas chauds servis à la cantine sont également pris en charge par les pouvoirs publics. Les grands élèves de douze à quatorze ans ont cours jusqu'à six heures du soir, et les meilleurs d'entre eux vont poursuivre leurs études talmudiques à la yeshiva de Tellas-Stone, près de Jérusalem. Les moins doués « entrent dans la vie active, mais quand c'est possible on les inscrit eux aussi à la yeshiva pour que l'armée ne les prenne pas ».

Qu'enseigne-t-on ici exactement?

« Le Pentateuque. La Michna. Et, à partir de l'âge de dix ans, la Guemara. Nous enseignons en hébreu, car nous ne sommes pas des hassidim. Chez eux tout se passe en yiddish, même l'étude du Pentateuque. »

Avez-vous également des matières profanes à votre programme?

« Bien sûr : le calcul, la géographie, la calligraphie. »  
Et les sciences naturelles?

« Nous n'avons pas de cela ici. Comme le disent nos Sages : " Qui trop veut prendre ne prend rien. " »

Leur donnez-vous des cours de travaux manuels?

Mon interlocuteur désigne alors les Arabes envoyés par Teddy Kollek pour réparer la toiture et me répond par une autre question :

« Et à quelle fin ceux-là ont-ils été créés? Pour quelle raison Ismaël porte-t-il ce nom, le savez-vous? Non? Je vais vous le dire : pour que Dieu (El) entende (Yshma) les ordres que lui donne Isaac. Et pourquoi Isaac est-il nommé ainsi? Pour qu'il puisse rire (Isaac : il rira) en voyant que le labeur des justes est accompli par d'autres. »

Enseignez-vous l'histoire?

« Eh bien, avant chaque fête, nous avons l'habitude d'expliquer aux enfants à quoi elle correspond, pour la Pâque, la sortie d'Égypte, pour Chavouoth, le don de la Loi, etc. C'est ainsi qu'ils apprennent l'histoire et que la Providence divine s'exerce en un éclair. »

Oui, mais l'histoire générale?

« Pas question de ça chez nous! Que les goys s'occupent



eux-mêmes de leurs propres affaires. Nous sommes, nous, le peuple « qui habite à part, il n'est pas rangé parmi les nations ». Qu'avons-nous à gagner à nous pencher sur leur pourriture? Meurtre, rapine et débauche, est-ce là ce que vous voudriez enseigner à nos enfants? »

Célébrez-vous la Fête nationale de l'Indépendance?

Mon homme m'explique alors doucement, avec un sourire triste lorsque l'on parle à un malade incurable :

« Qu'y a-t-il à célébrer là? Eh quoi, sommes-nous déjà à l'ère messianique? Cet État que vous vous êtes fait (et il baisse la voix presque jusqu'au murmure), avouez-le, entre nous, vous en avez vous-mêmes plus qu'assez : Un État dont on rougit de honte, quand on ne le quitte pas, ou qu'on vole impudemment, lorsqu'on y vit sans honte. Qu'y aurait-il donc à célébrer? Quel grand événement? Que nous soyons devenus une nation comme les autres? Cela non plus, vous ne l'avez pas réussi, vous êtes devenus pires que les autres! Pires que les plus décadentes. Les nations elles-mêmes ne vous marquent-elles pas leur mépris? (Mon interlocuteur s'enflamme de plus en plus en poursuivant sa diatribe moralisatrice.) Vous n'avez absolument aucune disposition pour être des goys. Si vous ne parvenez pas à être meilleurs qu'eux, vous serez pires. Que des singes s'efforcent d'imiter l'homme, cela n'a rien d'étonnant. Mais que des hommes essaient de ressembler à des singes! Et il faudrait encore s'en réjouir? Toute votre histoire d'État juif, ce n'est qu'une délectation pour goys, mais sans aucune satisfaction pour les Juifs. Entre nous, vous avez commencé à vous en rendre compte vous-mêmes : vous avez ceux qui le peuvent et qui s'enfuient d'ici sans demander leur reste, ceux qui ne savent comment quitter le pays et sombrent dans le renoncement et la perversion, ceux enfin qui refusent ces fausses solutions et font leur retour à la foi. Ne m'en veuillez pas de vous parler si durement, à cœur ouvert. Nous sommes tous des Juifs, et celui d'entre vous qui n'a point perdu toute étincelle divine et demeure honnête homme se doit d'affronter cette

question : qu'avez-vous gagné de cet État que vous vous êtes fait? Des assassins, des prostituées, des escrocs, des pervers, des idolâtres, impudents et vides. Je ne vous vise pas personnellement, monsieur, je m'en garderais bien. Mais je lis parfois les journaux du soir, car mon gendre, qui est commerçant, y insère de la publicité. Vous devez les lire plus souvent que moi, non? Alors, vous pouvez constater comme je le fais : partout bestialité, cruauté, sauvagerie de l'homme envers ses semblables, turpitudes dont même Sodome et Gomorrhe n'avaient pas donné l'exemple. Pire que les Arabes! Un vieil homme assassiné pour cinquante livres! On dit que dans le kibboutz Har Carmel(?) ils en sont arrivés aux sacrifices humains. Vous n'êtes pas au courant? Ils ont là-bas une espèce de secte venue de l'Inde ou d'Afrique, Sodome et Gomorrhe, je vous le dis. Mais je vous en prie, ne prenez surtout pas cela pour vous. Vous n'êtes peut-être pas comme les autres, il n'est pas impossible que vous fassiez partie des quelques gens honnêtes et droits qui existent encore. Et puisque vous êtes là, vous ne voulez pas en profiter pour entrer suivre un cours? Non? Une page du Talmud? Après tout, il vaut mieux que vous alliez rendre visite à l'occasion à notre yeshiva, sur la route de Jérusalem, près de Kiryat-Yéarim. Vous y passerez quelques jours, vous regarderez et vous écouterez, et vous ressentirez un grand apaisement, quelque chose d'extraordinaire. Ne craignez rien, on ne vous y retiendra pas de force. Chez nous, grâce au Ciel, on ne vole pas les âmes comme l'a fait Ben Gourion avec les enfants des nouveaux immigrants installés dans les camps de transit. Il leur a fait abandonner leur foi par la force et leur a coupé leurs papillotes comme l'avait fait Hitler, que son nom soit maudit à jamais. Chez nous tout est ouvert, vous agirez à votre gré. Vous voulez rester? Tant mieux. Vous ne voulez pas? Eh bien tant pis! Si vous êtes ici aujourd'hui, c'est que votre conscience vous travaille. Les criminels d'Israël ne viennent pas à nous. Vous vous repentez, j'en suis sûr, et si vous-même ne le

comprenez pas encore, votre cœur, lui, le sait. N'allez pas croire que vos pas vous ont conduit ici par hasard. Sachez que l'homme ne se dirige jamais au hasard, que, mieux encore, il ne se dirige pas du tout. »

Qu'entendez-vous par là ?

« Comme je vous le dis. L'homme ne se dirige que vers où il est dirigé, et il n'est dirigé que vers où son cœur le désire, et son cœur ne désire rien qui ne soit issu du plus profond de son âme. C'est une question très complexe, qu'il n'est pas permis d'aborder ainsi dans une banale conversation. Si vous le désirez, je vous éclairerai là-dessus à une autre occasion. Alors, que décidez-vous ? Vous n'entrez pas ? Rien que pour un cours ! Non ? Cela ne fait rien : votre heure n'est peut-être pas encore venue. Et quand elle viendra, on saura bien vous mener jusqu'à nous. Au revoir. Il n'y a pas de quoi. Si, par malheur, je vous ai offensé par maladresse, je vous prie de bien vouloir me pardonner. Au revoir. »

Oui, le sionisme a bien été chassé d'ici. Il n'en reste plus qu'un vieil homme de la défense passive en uniforme fripé, qui fait sa ronde dans la rue, l'air endormi, n'ouvrant l'œil de temps à autre que pour jeter un regard soupçonneux sur les Arabes du toit de « Massora », craignant sans doute qu'ils n'y déposent une charge explosive avant de s'en aller. Atmosphère automnale sur Jérusalem. « Interdiction de participer aux élections impies » « La fille d'Israël doit se vêtir décemment. » Et aussi : « Roulez lentement, la morgue vous attend. » Puis encore une croix gammée accompagnant « Mort aux archéologues hitlériens ».

Le sionisme, chassé de ce quartier, n'en contribue pas moins à ce qu'y parvienne, par un réseau extrêmement complexe de vaisseaux minuscules, la sueur du front de l'ouvrier de Detroit et du fermier de l'Ohio : cheminant le long des voies qu'emprunte l'aide américaine, elle suinte au travers du tissu sioniste pour être finalement absorbée dans ces quartiers, leurs écoles, leurs yeshivas, leurs institutions, leurs œuvres charitables. Détours de la Provi-

dence ! Des milliards de dollars sont attribués chaque année à un État dont la carte de visite s'orne d'une société moderne, démocratique, éclairée : que dire alors de cette population, installée ici comme dans d'autres endroits du pays, qui s'enferme dans le monde confiné d'une existence étriquée vouée à l'enseignement de la Torah, profitant indirectement, au milieu d'un dénuement effrayant, de la corne d'abondance, attendant le salut ou la destruction avec la patience d'un héritier assuré de ses droits.

Aux oreilles de ces gens, Baabda, Hamadon, Aalei sonnent comme les noms d'étoiles de lointaines galaxies. Guerres et victoires, inflation et censure, Likoud, travaillistes, Eurovision et Maccabi Tel-Aviv, El-Al et la Histadrout ne représentent pour eux qu'une fine poussière à la surface du monde, demain balayée par le vent. Seuls Hitler et le Messie, telles deux colonnes de feu, dominant leur vie quotidienne, faite de pragmatisme, des subtils et minutieux calculs qui précèdent chacune de leurs démarches, de cent disputes avec eux-mêmes et leur entourage. Ils ne cessent cependant d'attirer à eux les fils des quartiers déshérités, marocains, yéménites, iraniens, qu'ils enferment dans le cocon douillet de leur manière d'être juifs, la « yiddishkeit ». Une « yiddishkeit » qui, avec sa cuisine, son costume, sa langue, ses manières et son style de vie, résume pour eux le judaïsme tout entier, celui qui a été, est, et sera à jamais. N'essayez surtout pas de vous y attaquer, car elle saura se défendre à l'aide de sa terrible arme secrète : Le sentiment de culpabilité. Des flots, des tonnes de culpabilité dont ils vous écraseront au premier mot. Comment, vous ? Oseriez-vous nous calomnier, nous persécuter ? Après ce que nous a fait Hitler ! Est-ce l'œuvre de Satan que vous souhaitez parachever ?

Et eux, Bialik, Mendélé, Berditchevsky, Brenner, dans la colère née de leur souffrance, auraient-ils osé s'en prendre à cette « yiddishkeit », après Hitler ?

Je pense à Ben Gourion qui, secrètement obsédé par la crainte « de provoquer la disparition des derniers res-

capés », souhaitant « ne pas porter atteinte au tison tiré du feu », décida d'exempter du service militaire les étudiants des écoles talmudiques. J'entends encore Dov Sadan affirmer qu'il se trouve actuellement dans les yeshivas d'Israël plus de jeunes gens que dans celles de toute l'Europe centrale au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'époque la plus florissante de l'enseignement talmudique. Je songe également à l'entrevue qui eut lieu entre Ben Gourion et le rabbin Karelitz au cours de laquelle le sort en fut peut-être jeté. Le sionisme laïque et socialiste s'y inclina en effet et accepta de promulguer unilatéralement le cessez-le-feu dans la lutte qui l'opposait depuis plus d'un siècle au royaume de la « yiddishkeit ». « Une charrette pleine et une charrette vide se rencontrent sur un pont étroit, dit alors son interlocuteur à Ben Gourion – n'est-il pas juste que la charrette vide cède le passage à l'autre? » Et Ben Gourion, saisi par une étrange émotion, surgie sans doute du plus profond de lui, accepta que nous soyons désormais considérés comme la charrette vide. Ce chapitre de l'histoire du sionisme porte, quelle ironie!, le nom de « statu quo » : car si le royaume de la « yiddishkeit » continue à annexer territoire après territoire, nous en serons réduits au silence par la crainte de nous retrouver dans la peau du rôle monstrueux des « héritiers d'Hitler ».

Odeurs de chou aigre et de poisson fumé. Voix pointues d'enfants qui chantent à l'unisson, en yiddish. Sur les murs : « Agoudat Israël-larbin du sionisme », puis encore une croix gammée. Un ouvrier arabe et un contre-maître juif changent des bouteilles de butane derrière les cuisines de la « Grande Maison d'Études fondée par notre Rabbi et Maître de Zidichov ». De l'autre côté de la rue, une femme à un balcon, la tête couverte d'un foulard, vient reprendre les draps qui pendent de la balustrade. Lorsqu'elle se rend compte que je la regarde, une grimace déforme son visage.

Que n'y avait-il pas dans ces rues du temps de mon enfance? Le monde entier s'y trouvait réuni. Des officiers anglais assis dans les cafés, deux missionnaires finlan-

daises venues emprunter des livres à mon père, des policiers et des ouvriers en salopette qui se retrouvaient là pour parler politique, des artisans, dont l'un connaissait l'œuvre de Jung sur le bout des doigts. Des gamins, en chemise bleue d'uniforme, couraient vers le local de leur mouvement de jeunesse. Il y avait aussi un dentiste qui prétendait obstinément avoir connu personnellement Staline, dont il aurait presque réussi à modifier l'attitude à l'égard du sionisme en particulier et de l'intelligentsia en général. Les enfants de cadres politiques, d'employés, d'enseignants, d'intellectuels se retrouvaient dans le bois de Tel-Arza pour s'entraîner en cachette aux « actions nocturnes » afin de se préparer à toute éventualité. Tous ces gens, chacun à sa manière, vivaient dans l'espoir que la création de l'État d'Israël ouvrirait une page nouvelle dans l'histoire du peuple juif. « Laissons hier derrière nous, car la route est encore longue jusqu'à demain », chantions-nous à cette époque.

Nous voilà trente ou quarante ans plus tard : hier est loin, demain est là, avec ses odeurs de volailles plumées et de cuisine de poisson, avec le yiddish, avec ces affiches qui proclament interdictions, malédictions et excommunications. (« Alerte aux fouilles archéologiques impies qui viennent piller les ossements de nos pères. Que le pays considère que rien de plus horrible n'a jamais eu lieu, même pas du temps de l'infâme ennemi des Juifs que son nom soit maudit à jamais –, qui, lui, ne pourchassait que les vivants, alors que ceux-là s'en prennent également au repos des morts. Que la communauté d'Israël se couvre la tête de cendre... »)

C'est l'Exil. Avec ses bocaux de cornichons marinés à l'ail et au persil sur chaque fenêtre, avec sa chair pâle, ses épaules voûtées. L'Exil, avec sa liturgie, ses prêches, son humour, l'Exil reproduit ici dans les moindres détails.

Il y a bien des années, les intellectuels du quartier venaient, certains soirs d'été, s'asseoir dans la cour de mes parents, pour y prendre un verre de limonade ou de thé, grignoter des biscuits et débattre des affaires de ce

monde. C'était des révisionnistes venus d'Odessa, des sionistes socialistes venus de Boubroïsk, des savants spécialistes de la mystique juive ou des régions désertiques, le trésorier d'une association sportive, pratiquant, qui occupait ses loisirs à rédiger un nouveau commentaire des œuvres de Maïmonide, un employé de l'Agence juive qui croyait connaître à coup sûr le moyen de nous concilier les bonnes grâces des Anglais, des athées, des végétariens, et tant d'autres réformateurs du monde. Ils étaient tous persuadés de posséder, chacun différemment, la solution décisive des malheurs du peuple juif ou de l'humanité entière. Ils savaient ce qu'il convenait de faire sans plus attendre, expliquaient en quoi Weizmann se trompait et ce que Ben Gourion ne comprenait pas. Ils continuaient à discuter après la tombée de la nuit, entassant dans la cour obscure démonstrations et citations, appelant à leur secours Herzl et Borochof, Bialik et Pouchkine, Brenner et Lassalle, Mickiewicz et Jabotinsky, Hegel et Marx, Max Nordau et Goethe. Ils allaient même parfois jusqu'à traîner dans l'arène de la discussion Nietzsche, Freud et le prophète Isaïe, comme s'ils sortaient de leur manche une dernière carte pour emporter la décision. Peu à peu, ils élevaient la voix et finissaient par se crier les uns aux autres, sans renoncer à leur politesse, ce que l'État hébreu devrait être ou faire, et comment, et qu'autrement cela n'aurait pas de sens... Et que faites-vous des considérations nationales, du point de vue spirituel, humaniste, universel? Et le problème arabe, les problèmes de l'individu, de la femme, de l'éducation...

Rien de tout cela n'existe plus maintenant.

Brenner écrivait dans *D'ici et de là* : « Nous courons comme des rats d'un lieu à l'autre. Nulle part on ne veut de nous, avec raison peut-être... toujours et partout on nous a massacrés, nous avons empuanti l'atmosphère des vapeurs de notre sang répandu. Ici — qui sait — deviendrons-nous vraiment différents?... Demeurerons-nous à jamais le rebut de l'humanité? Le sol nous brûlera-

t-il toujours sous les pieds?... Avons-nous pour de bon perdu le sens des valeurs humaines fondamentales, à jamais? »

Et Agnon, dans *Shira*, fait dire à Manfred Harbest :

« Si je faisais un livre sur le caractère des différentes nations, je n'hésiterais pas à écrire sur les Juifs que ce n'est pas à un État qu'ils aspirent, mais seulement à servir Dieu tout en subvenant à leur existence. »

Au bout de la rue Ben-Mathathias, un jardinier, Saïd ou Ahmed, arrose les arbres plantés par Teddy Kollek (pour quoi et pour qui?). Le camion des éboueurs descend lentement la rue tandis que Abed et Moustafa ramassent les sacs d'ordures entassés à l'entrée des cours. Deux étudiants de yeshiva me croisent en me lançant un regard soupçonneux. Ils portent chacun des lunettes. Ils échangent nerveusement quelques mots à voix basse, puis l'un d'eux se tourne brusquement vers moi et me désigne les livres qu'il tient sous le bras, attachés par une ficelle. Ne voudrais-je pas acheter « un Commentaire »? Pas cher.

Ne vivent-ils vraiment que pour servir Dieu en subvenant à leur existence?

Le maître de l'Institut Massora avec lequel je parlais tout à l'heure m'a dit aussi :

« La finalité de tout cela? Entre nous, je vais vous dire la vérité. Nous préparons le terrain pour les jours qui viendront après l'État, si Dieu veut. Nous travaillons les champs de l'esprit, car vous ne laisserez que désert derrière vous. Nous en avons vu passer de pires que vous et, avec l'aide de Dieu, nous vous verrons passer vous aussi. Nous attendons simplement que vous fassiez un retour complet à la vraie foi. »

Je ne sais quel démon m'a poussé alors à lui demander son avis sur le Bloc de la Foi<sup>1</sup>, et il m'a répondu tranquillement :

« Ce ne sont que des mécréants, arrogants, de véri-

1. Mouvement politique religieux (N. d. E.).

tables idolâtres. Ils se conduisent comme s'ils tenaient le Messie dans la paume de leur main et suscitent la colère des nations à notre égard. Tout cela pour quoi? Pour des arbres et pour des pierres! Vous êtes peut-être au courant? Ils avaient autrefois une espèce de rabbi, ou plutôt un diable, un démon travesti en rabbi, un bouffon qui prétendait hâter la délivrance et parlait comme s'il avait eu connaissance des voies du Seigneur et n'ignorait rien des projets divins. Ses disciples sont aujourd'hui les pires des sionistes. Par leurs actes ils appellent sur nous l'hostilité du monde entier et réveillent la haine de tous nos ennemis. Ils disent vouloir hâter la venue du Messie mais ils ne réussiront qu'à nous amener un nouvel Hitler. Si un jour, que le Ciel m'en préserve, ma fille devait s'éloigner du droit chemin, je lui dirais alors : Va, va-t'en si tu veux au kibboutz Ramat-Rahel et manges-y des nourritures impures, plutôt que de te joindre au Bloc de la Foi et de te conduire comme si tu avais le Messie dans le creux de ta main. »

Comment tout cela se terminera-t-il?

« Dieu nous prendra en miséricorde! »

Tout passe. Seuls demeurent Hitler et le Messie, même si ce dernier tarde à venir. Alors, entre le temps d'Hitler et les temps messianiques, on fait une petite pause, que l'on utilise au mieux pour se refaire des forces, même s'il faut pour cela accepter l'aide des sionistes. L'étudiant vendeur de livres me dit : « Notre situation? Dieu soit loué! « M'ken leiben. » On peut vivre, il n'y a pas de quoi se plaindre. Dieu soit loué chaque jour. »